

Anne-Françoise Kavauvea – *Septembre 2010*

<http://annefrancoisekavauvea.blogspot.com/2010/09/marc-villemain-et-que-morts-sensuivent.html>

## Et que morts s'ensuivent



Ouvrir un recueil de nouvelles me procure souvent un frisson délicieux. Le plaisir de la découverte se démultiplie : les trames narratives s'additionnent, se complètent, se répondent, construisant un délicat édifice dont l'équilibre est fragile. D'où un soupçon d'angoisse pour le lecteur... Il arrive, effectivement, que la juxtaposition d'histoires courtes produise une sorte de brouillard. La confusion alors estompe les contours, masque les lignes, enveloppe les caractères dans un effacement presque immédiat. Et ce qui aurait pu s'apprécier comme un beau bouquet alliant les senteurs aux couleurs se dissout dans un improbable et informe amalgame voué à l'oubli. Mais ces recueils (mot dont l'étymologie surprenante est liée à la fois aux verbes « cueillir » et « recueillir », associant l'idée de collection à celle de protection) donnent parfois naissance à architecture complexe et belle, une œuvre, ou même à un chef-d'œuvre, un bijou montrant tout l'éclat du talent de son auteur. Genre ancien, depuis Boccace ou l'*Heptameron*, elle occupe dans la littérature une place essentielle, se déclinant selon tous les genres et tous les registres.

*Et que morts s'ensuivent* a été publié au Seuil en février 2009. La rentrée littéraire avec ses trépidations est donc loin... mais ce recueil est pour moi une découverte. Onze nouvelles y sont réunies, onze textes ciselés au parfum d'anathème. En effet, le titre est comme une menace, une imprécation proférée contre les personnages qui se succèdent au gré de ces pages précises, drôles, dramatiques, sarcastiques, à l'élégance cinglante. Onze destins malheureux, onze catastrophes retentissantes ou furtives, discrètes et quotidiennes, ou alors stupéfiantes et épouvantables. Marc Villemain, d'une main sûre, y dessine plus que des silhouettes : les personnages sont saisis d'un trait, mais dans leur essence. Chacun d'entre eux donne un titre à une nouvelle : Nicole Lambert, Anémone Piétra-d'Eyssinet, Anna Bouvier, M.D. ..., s'insérant dans des univers très variés mais cohérents. D'ailleurs, un personnage constitue une sorte de fil rouge dans le recueil ; Géraldine Bouvier, successivement voisine, bonne, infirmière, nourrice, cycliste... Ces multiples avatars créent une unité du recueil, mais l'ancrent également dans une forme d'humour discret, créant une attente chez le lecteur – attente secondaire, le personnage étant presque toujours relégué au second plan – mais importante tout de même, et instaurant une complicité amicale entre auteur et lecteur.

Or, ce lien entre les différents textes du recueil est suffisamment ténu et discret pour que chacune des nouvelles constitue un univers à part entière. L'une des grandes réussites de Marc Villemain réside dans sa capacité à créer une harmonie dans la diversité. Les histoires jaillissent de cadres différents : une plage, un salon d'épilation, une chambre, un grenier... Les protagonistes, eux aussi, offrent des visages très disparates : jeunes femmes presque banales, riche héritière, père de famille sans histoire, révolutionnaire non violent, enfants, adultes, vieillards, cannibales. Chacun de ces personnages est, d'une manière ou d'une autre, confronté à la mort. Cependant, d'un texte à l'autre, les climats, les situations, les intrigues varient, portant sur ce thème grave des regards divers et nuancés : ironique, sombre, cruel, tendre... Au détour de chaque page, une surprise. Ainsi, au rire né de l'histoire de Nicole

Lambert et Odette Blanchard, qui ouvre le recueil (et dont la morale serait : méfiez-vous des produits dépilatoires), succède l'humour noir et grinçant, puis l'émotion pure (celle que j'ai ressentie à la lecture de la nouvelle intitulée « Matthieu Vilmin », un sentiment durable et bouleversant né d'une rencontre entre la fiction et la réalité). Marc Villemain reconnaît que parfois, les effets produits sur le lecteur lui échappent : mais c'est aussi la magie de la littérature (de la belle et bonne littérature, allais-je écrire) que d'inciter le lecteur à s'approprier l'œuvre, l'associant d'une certaine façon au processus de la création.

Les nouvelles de Marc Villemain embrassent ainsi des situations diverses, mais elles dessinent aussi une sorte de paysage de la société d'aujourd'hui, en proposant des angles de réflexion inattendus mais efficaces. « Matthieu Vilmin » incite le lecteur à envisager la relation qui s'instaure entre patient et soignant d'une manière subtile et originale – quel est celui qui apprend à vivre à l'autre ? La relation est-elle à sens unique ? Les réponses proposées à ces questions cruciales ne sont pas simplistes, au contraire : elles se déclinent à l'infini, selon l'angle choisi, l'état d'esprit du lecteur – et celui du personnage, certes. Et de ce texte grave, le rire, paradoxalement, naît dans ce qu'il a de plus dramatique ; un rire mêlé de larmes, lorsque la volonté de vivre s'amenuise et s'efface lorsque l'autre a retrouvé le monde des vivants. Dans tous ces textes, des êtres s'éloignent, les uns des autres souvent, du droit chemin encore plus fréquemment ; mais étrangement, cette mort qui pourrait à chaque fois sembler extraordinaire se banalise, puisqu'elle est le lot commun à chacun. Qu'importe le chemin, puisqu'au bout, l'issue sera la même ? Evoquer la mort d'un personnage (ou sa dégradation physique : tous les personnages ne meurent pas dans ce livre, mais tous y perdent quelque chose) est une façon de dramatiser la vie, ou, au contraire, de porter sur elle un regard doux-amer, chargé d'une affectueuse ironie. Tous ces personnages suscitent la pitié, à un moment ou à un autre, même les plus épouvantables d'entre eux (je pense à ce père incestueux accusé devant un tribunal d'enfants qui m'a irrésistiblement rappelé le tribunal des voleurs dans *M le Maudit...*).

De ce trait particulier, de cette écriture précise et élégante naît une tension. L'attente créée devient un élément dynamique, obligeant le lecteur à poursuivre son chemin dans l'œuvre, alors que, par définition, un recueil de nouvelles peut se lire au coup par coup, dans une indépendance facilitée par la brièveté de la forme. Ma lecture – je parle de la mienne, puisqu'après tout, lire est un acte individuel et intime – n'a pas été celle que j'adopte en général face à un recueil. Souvent j'ouvre deux livres, juxtaposant les expériences au risque d'une certaine confusion. *Et que morts s'ensuivent* est un recueil particulier qui se lit à la manière d'un roman. La lecture d'un texte en appelle une autre ; les morts s'ensuivent et se suivent dans un cortège ininterrompu, funèbre et drolatique. Demeure finalement une impression forte, un souvenir vivace, des personnages inscrits durablement dans la mémoire du lecteur. C'est un tour de force qui prouve les qualités d'écriture de Marc Villemain, un auteur modeste et discret, mais dont la plume précieuse est dotée d'un véritable pouvoir. Du grand art...

La dernière nouvelle, M. D., occupe dans mon cœur de lectrice une place particulière, parce qu'elle constitue une sorte de rupture avec les textes qui précèdent : une jeune femme, figure d'écrivain (double peut-être de celui-ci) est évoquée au futur, dans une inéluctable progression vers le destin commun à tous les personnages du livre. Mais ici, rien ne semble préparer cette mort, si ce n'est, peut-être, l'angoisse de l'écrivain qui ignore les effets de sa création sur le lecteur. Les mots lui échappent, les personnages semblent prendre une indépendance, la maîtrise de cet univers devient impossible.

*« Donc, M. D. sera à sa table de travail. Elle relira mot à mot ces histoires qui lui tombèrent sous les doigts, s'étonnant elle-même de leur rythme, de leur sonorité, de leur caprice, quand ce n'est pas des personnages eux-mêmes. C'est qu'ils sont si réels ces personnages, si proches. Elle se demandera si le lecteur aura conscience de la réalité fantomatique de ces personnages dans son cerveau. Car M. D. n'aura jamais eu besoin des critiques pour évaluer les limites de son art. Elle se dira que tout ça n'est pas si mauvais au fond, que cela vaut bien quelques-uns de ces succès qu'ils exhibent dans les devantures, mais enfin elle sait parfaitement que tout se destinera toujours au vent, aux landes au vent et à la nuit. »*

Dans le beau regard sombre de M. D., la conscience que ce cortège de fantômes sur la lande de papier est peut-être plus réel que sa propre vie de solitude, à cette table, dans ce lit vide où elle ne s'allonge pas, assise en tailleur à fumer, mêlant quelque chose de son corps à ce vent, cette lande et cette nuit...

\*